

Roger Bichelberger, agrégé de l'Université, écrivain, a passé quatre années de son enfance et de son adolescence sur le domaine d'Art sur Meurthe, du temps des Religieux marianistes. Il en garde un souvenir et une empreinte indélébiles.

C'est là qu'il a appris à lire (ce qui s'appelle lire) et à écrire - même si sa première ébauche de roman ne date que de l'année de ses seize ans (il venait de quitter le château d'Art).

Parmi les titres parus chez Albin Michel : **Anioutka** (Prix Roland de Jouvenel, de l'Académie française), **La Nuit de Dante**, **Le Déserteur** (Grand prix du roman de la Société des Gens de Lettres - Livre de Poche), **La Fille à l'étoile d'or...**

Un récit d'enfance, **Les Années buissonnières** (sélection Renaudot - Terre de poche-de Borée) évoque, dans l'une de ses parties, "la vie de château".



UN LIEU SUR MESURE Château d'Art sur Meurthe

1 rue des Frères Marianistes
54510 Art sur Meurthe
Tél. : 03 83 54 52 63 ou
Tél. : 03 83 35 01 10

www.chateau-artsurmeurthe.com



Découvrez toute l'info
de Marcotullio Traiteur sur
www.blog-marcotullio.com

VOS RÉCEPTIONS TAILLE M À XXL Marcotullio - Traiteur de France

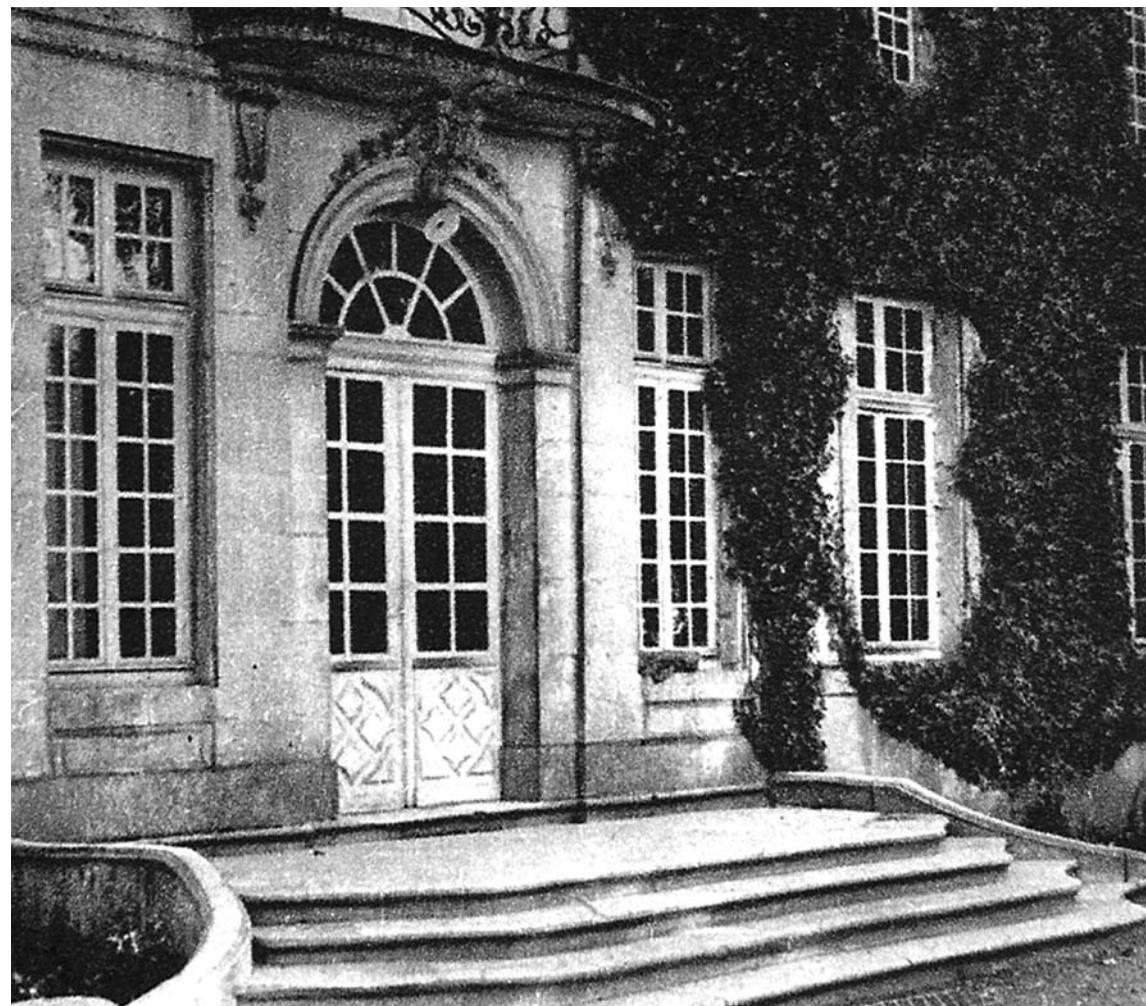
Rue Eugène Vallin - BP 49 26 avenue Foch
54320 Maxéville 57000 Metz
Tél. : 03 83 35 01 10 Tél. : 03 87 18 81 81
Fax : 03 83 35 01 19 Fax : 03 87 76 27 73

www.marcotullio.fr

contact@marcotullio.fr

Le château d'Art sur Meurthe

Pages d'histoire



Roger Bichelberger

Sommaire

Sommaire

| | |
|--|----|
| Le village d'Art sur Meurthe | 3 |
| Le château : brève description | 4 |
| Les trois derniers châtelains | 6 |
| Des origines à l'Empire | 8 |
| Les marianistes : fondation | 10 |
| De 1936 à 1998 : les marianistes à Art sur Meurthe | 11 |
| La reprise par Alain Marcotullio | 15 |
| Vos réceptions au château | 22 |
| | |
| <i>En hommage</i> | |
| Saint Nicolas au château | 16 |
| Devant la grotte | 18 |
| Le sentier des marianistes | 20 |

Le village d'Art sur Meurthe, sur la rive droite de la Meurthe, à mi-chemin entre Saint Nicolas de Port et Nancy, doit vraisemblablement son nom à un pont, d'où l'appellation d'Arc (Arche) que l'on donna d'abord à la localité (où l'on trouve d'ailleurs une maison dite de Jeanne d'Arc).



Art sur Meurthe

Art sur Meurthe

Un document de 770 cite le lieu sous le nom d'Arcas.

Pendant des siècles, il fut en effet le seul endroit où il existait un pont, sur la Meurthe, entre Port et Essey.



L'actuel ouvrage a été inauguré le 28 juin 1882.

Le château

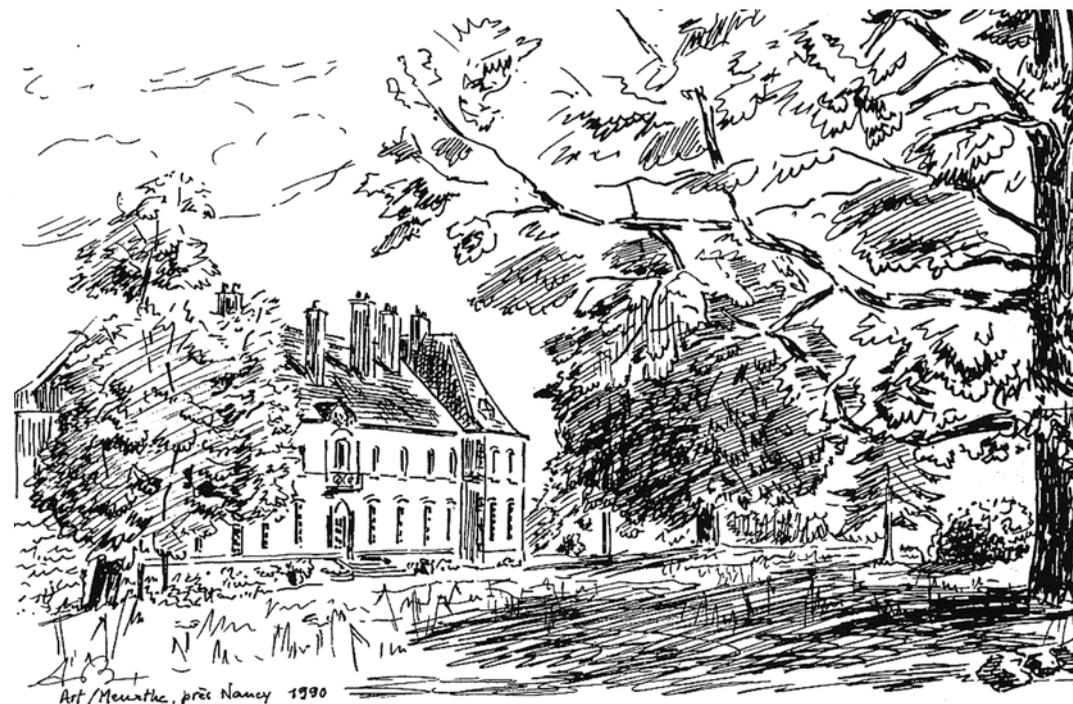
Le château d'Art sur Meurthe a déjà derrière lui une belle histoire¹.

Brève description

Cette gentilhommière du 18^{ème} siècle, construite sur une résidence plus ancienne, est une grande bâtisse rectangulaire de quarante-sept mètres de long sur seize de large, haute de quinze mètres et couverte d'une toiture en ardoise. Elle est pourvue, sur sa façade principale, d'avant-corps aux deux extrémités et au milieu. Au rez-de-chaussée, quinze grandes ouvertures donnent sur le parc et treize, plus petites, à l'étage. On y accède par un large et confortable perron. Sur l'arrière, le château resta inachevé, l'aile droite n'ayant jamais été construite. Peut-être parce que cette partie de bâtiment était réservée aux communs.

¹ Notre présentation doit beaucoup à Robert Furgaux, ancien curé d'Art sur Meurthe, et à sa monographie intitulée *Art (Bosserville, Saint-Phlin), village de Meurthe*, parue en 1981. Qu'il soit ici remercié pour son aimable collaboration.

On descendait par là dans les caves, nombreuses, pénétrait dans les cuisines et, au-dessus, dans les logements de service. Plus haut, par un escalier quelque peu vertigineux, on découvrait le splendide grenier tout d'une pièce, dont la charpente offre l'image d'un immense vaisseau renversé de six mètres de profondeur.

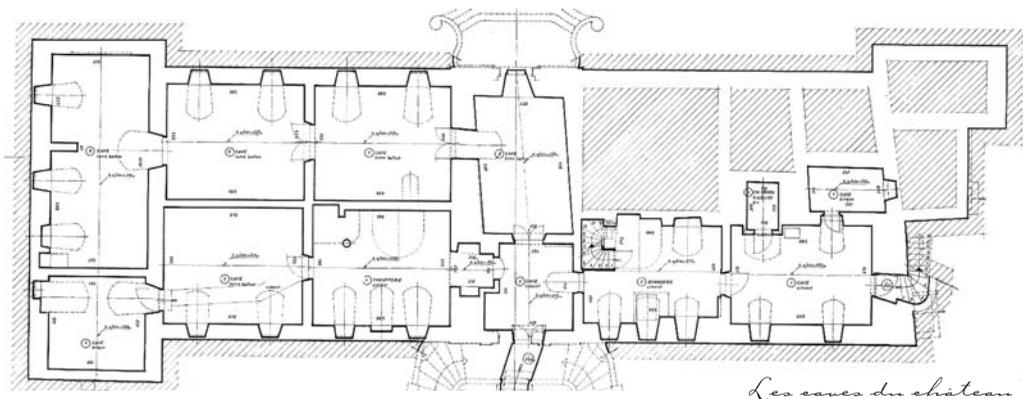


Le château était entouré d'un vaste parc bien dessiné, avec un étang toujours existant et des arbres plus que centenaires. Il est flanqué, sur sa droite arrière, par un bâtiment de ferme dans le prolongement duquel se voit une orangerie.

Dans la cour, face à la ferme, une fontaine à l'orée d'un verger clos et, de l'autre côté d'un colombier, un vaste potager.

Qui avait aménagé, au rez-de-chaussée de ce colombier, sous une voûte basse à quatre pans décorés d'étoiles, un minuscule oratoire revêtu de boiseries rustiques ?

Ces boiseries, ainsi que les restes d'un autel tout de guingois, je les ai encore vus. Aujourd'hui, seules les étoiles au plafond ont laissé quelques traces.



Les trois derniers châtelains

Sur les deux façades du château, les avant-corps du milieu sont surmontés chacun d'un fronton semi-circulaire dont l'un, celui de l'arrière, est nu, tandis que l'autre, celui de la façade principale, au-dessus du balcon, est sculpté aux armes des derniers châtelains, les Perrin de Brichambeau (d'autres orthographes proposent - baut). Le capitaine Pierre Perrin de Brichambeau fut officier au cours de la première guerre mondiale, cependant que son frère assurait le service de maire au village d'Art sur Meurthe. On peut raisonnablement croire que les Perrin de Brichambeau occupèrent le château de 1911 jusque vers 1935-36.

Mais qui l'avait habité avant eux ? Qui avait gravi quotidiennement le noble perron côté parc, traversé le vaste vestibule aux pilastres peints pour accéder, soit à la bibliothèque, soit aux salles à manger et salons aux plafonds moulurés et parfois peints, aux murs habillés de boiseries ? Qui avait organisé les réceptions dans le grand salon d'honneur, aux boiseries sculptées de guirlandes, de fleurs stylisées, de violons et autres harpes, où les miroirs des trumeaux échangeaient mille reflets, grâce à la cheminée de Victor Huel où les flammes dansaient ?



Qui avait gravi le grand escalier d'honneur, aux larges marches de pierre blanche protégées par une belle rampe en fer forgé, toute en courbes et en volutes, dessinée par Jean Lamour ?

Qui s'était arrêté à mi-hauteur pour se mirer dans l'immense glace sur le mur vis-à-vis, vérifier les plis d'une robe, rectifier une coiffure ?

Le grenier connaissait une partie de la réponse. On y découvrit vers la fin du vingtième siècle deux plaques d'un mètre carré de superficie chacune.

Elles portaient les armoiries de la famille des Ludres (oui, celle-là même, sans doute, qui donna jadis une maîtresse à Louis XIV). Des armes masculines d'une part, féminines et masculines de l'autre. Blasons que les Ludres avaient fait apposer de part et d'autre de la demeure au cours du dix-neuvième siècle et que firent enlever, à leur arrivée, les Brichambeau pour les reléguer sous le toit, les remplaçant par leurs propres armoiries - mais sur une façade seulement, et gravées dans la pierre, qui plus est. Les Ludres, Auguste de Ludres d'abord, puis Valentine, avaient occupé le château de 1871 à 1910.

Mais qui avant eux ?

Des origines à l'Empire

On raconte que le château aurait été construit dans les années 1750 -1760 "par les soins d'une femme." On sait en tout cas qu'en 1766 il était habité. Celle qui l'avait fait édifier était la veuve du comte Claude-Joseph Aubertin de Juvrecourt, mort à Florence en 1750, colonel de la Garde de SAR le Grand-Duc de Toscane. Les Juvrecourt, tout en possédant un logis à Art sur Meurthe, habitaient ordinairement leur hôtel particulier à Nancy. Jusqu'au jour où Stanislas en décida la destruction... Alors la comtesse, Dame Christine de Sarazin, douairière de M. le comte de Juvrecourt, décida d'élever un château à l'emplacement même du logis de feu M. le comte. Les travaux durèrent une petite quinzaine d'années et la vie de château put commencer.



N'oublions pas que nous sommes au siècle des lumières. Madame de Sarazin de Juvrecourt a un cousin lointain qui n'est autre que le poète Jean-François de Saint-Lambert (*photo*), ancien élève du collège de Pont-à-Mousson et bientôt Académicien français (en 1770). Il était aussi l'un des collaborateurs des encyclopédistes et l'on ne serait pas autrement étonné que fût vraie la rumeur qui évoque ses passages au château d'Art sur Meurthe, lors de ses voyages à Lunéville, à la cour du roi Stanislas, en compagnie, parfois, de Paul-Henry-Thierry, baron d'Holbach, et du fermier général Claude Helvetius (mort en 1771 il est vrai). Deux encyclopédistes, deux "pères" de la Révolution française.

Quoi qu'il en soit, dès 1772, Christine de Sarazin avait fait venir auprès d'elle sa cousine Anne Thérèse de Sarazin et son époux François Joseph de Bloise pour lui succéder un jour au château. Elle-même ne mourra cependant que huit ans plus tard, en 1880, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après avoir été trente années durant "le seigneur" d'Art sur Meurthe.

Difficile d'en savoir plus, et sur cette noble dame, et sur les premiers châtelains, étant donné qu'un certain jour de 1793 on brûla en place publique, au pied de l'Arbre de la Liberté, tous les documents concernant les ci-devant châtelains. Malheureux autodafé, qui prive à jamais les amoureux d'Histoire de précieux renseignements ! Autodafé de surcroît alimenté par le comte de Bloise lui-même, devenu comte citoyen. Ses lettres de noblesse, il les fait porter à Nancy ; sur le bureau de la municipalité, il dépose sa croix de chevalier de saint Louis et un calice en argent. Ses papiers de famille, il les jette au feu de l'Arbre de la Liberté...

Ayant ainsi fait preuve de civisme républicain, le citoyen Bloise, ci-devant comte, put rester dans son château et y mourir paisiblement, huit ans après son épouse, le 15 octobre 1804. Napoléon venait d'instaurer l'empire.



Les châtelains roturiers

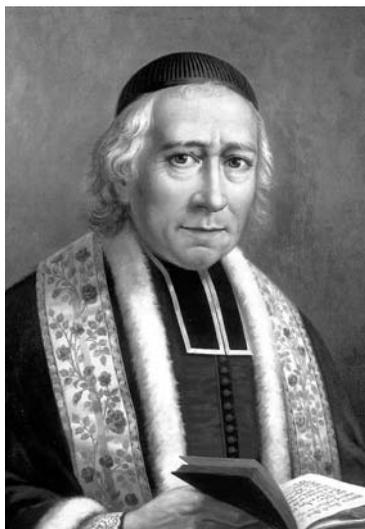
Après lui, et avant les Ludres, il y aura trois châtelains "roturiers". Le premier sera le législateur Thiry, de 1805 à 1816. Après lui, de 1817 à 1861, il y aura un certain Georges-Timothée Masson. Enfin, de 1862 à 1870, le propriétaire sera Charles Lotz.

Les religieux marianistes

Les Marianistes arrivèrent au château d'Art sur Meurthe en 1936.

Fondation

Leur "Ordre" avait été fondé en 1817 par un prêtre aquitain, Guillaume-Joseph Chaminade, béatifié en l'an 2000 par le pape Jean Paul II.



Né en 1861 à Périgueux, Chaminade avait refusé la Constitution civile du clergé et exercé des années durant, à Bordeaux, un dangereux ministère clandestin. Contraint à l'exil en 1797, il s'était réfugié en Espagne, à Saragosse où, aux pieds de Notre-Dame del Pilar (du Pilier), il avait reçu, pour ainsi dire, la mission de fonder, à son retour, une Famille spirituelle tout entière consacrée à l'éducation de la foi dans la France déchristianisée. En 1800, à peine rentré d'exil, il établit à Bordeaux un mouvement appelé "congrégation

mariale" qui, peu à peu, rassemblerait en son sein des centaines de chrétiens laïcs de toutes origines et conditions.

Rejoint dans son intuition par la jeune Adèle de Batz de Trenquelléon, il fonda avec elle, en 1816, des religieuses destinées à être avant tout des animatrices de ces groupes de laïcs. Puis, en 1817, avec des jeunes gens issus pour la plupart de la Congrégation, il fonda la Société de Marie qui regroupe en son sein, à égalité, des religieux prêtres et frères (enseignants, ouvriers) qui s'adonneront tous à l'éducation et à l'approfondissement de la foi.

Leurs œuvres seront multiples. Parmi elles, bientôt, l'enseignement des plus jeunes. Dès 1823, leur rayonnement s'était étendu jusque dans l'est de la France.

Les Marianistes à Art sur Meurthe

1. le temps du postulat

Etablis au château d'Art sur Meurthe, les Marianistes y installèrent, dès leur arrivée, une école qui fonctionnera jusque dans les années 1960, avec une interruption due à la Seconde Guerre Mondiale où le château aurait été réquisitionné pour des chantiers de jeunesse organisés par le régime de Vichy.



D'ambition modeste, l'école, dite *postulat*, réunissait bon an mal an une petite centaine d'élèves rassemblés sous la férule d'une communauté de douze à quinze religieux. Elèves et maîtres partageaient la même vie, dans cet esprit propre à la Famille marianiste qu'on appelle *esprit de famille*, précisément. On mangeait ensemble dans les mêmes pièces et priaient tous réunis dans la même chapelle, à l'étage du château (en haut de l'escalier d'honneur, à droite). Les plus petits parmi les élèves occupaient le dortoir au premier de l'Orangerie où se trouvaient aussi les chambrettes de quelques religieux ; le rez-de-chaussée accueillait les trois salles de classe (sixième, cinquième, quatrième) et la salle d'étude qui, plusieurs fois par jour, rassemblait les *postulants*, que ce soit pour l'apprentissage des leçons, en début de chaque demi-journée de cours, ou, le soir, pour la rédaction des devoirs.

Le dimanche y avait lieu, en présence de tous les frères, la très solennelle "lecture des notes" de la semaine écoulée et, le soir, s'y déroulaient de merveilleux "temps libres" auxquels participaient également les maîtres. Les plus grands dormaient dans les dortoirs à l'étage du château (à gauche de l'escalier d'honneur) ; au rez-de-chaussée se situaient les cuisines et les différentes salles à manger (dites réfectoires), ainsi que le salon d'honneur où M. le Directeur recevait les familles, à l'occasion de l'annuelle visite des parents.

Le salon d'honneur, auquel on accédait en traversant la bibliothèque, jouxtait son bureau et la salle de communauté des religieux, tandis que les chambres de certains frères occupaient plutôt l'aile gauche du château, soit derrière les cuisines, soit à l'étage, juste au-dessus. Sur le parterre devant le perron, les frères avaient installé, à l'ombre du grand hêtre, plusieurs terrains de croquet, pour notre plus grand bonheur. Entre château et orangerie, la ferme, desservie par un couple d'âge moyen ; je me souviens de Madame Louis assise sur le seuil, ravaudant nos chaussettes (elle entretenait aussi notre linge), cependant que Monsieur conduisait les vaches au pâturage, derrière l'orangerie, juste au-delà de notre terrain de football.



2. le temps du noviciat et de la maison de retraite

L'école ferma au début des années 60 et l'on entreprit, sur l'emplacement même de notre ancien terrain de football, la construction d'un noviciat. Un noviciat est une maison de formation pour futurs religieux.

La nouvelle construction, qui fut achevée en 1964, se voulut avant tout fonctionnelle : un bâtiment en béton brut, de forme carrée avec, au centre, un petit cloître autour d'un jardinet à ciel ouvert. Au rez-de-chaussée, une grande chapelle sobre et belle, et diverses salles : de communauté, de réunion, de cours ... A l'étage, tout autour du couloir du cloître, d'étroites cellules pour les jeunes novices. Une construction surprenante, il est vrai, dans un cadre du 18ème siècle. Heureusement que la nature, tant par ses espaces que par ses végétaux, finit par "accommoder" le moderne avec l'ancien !

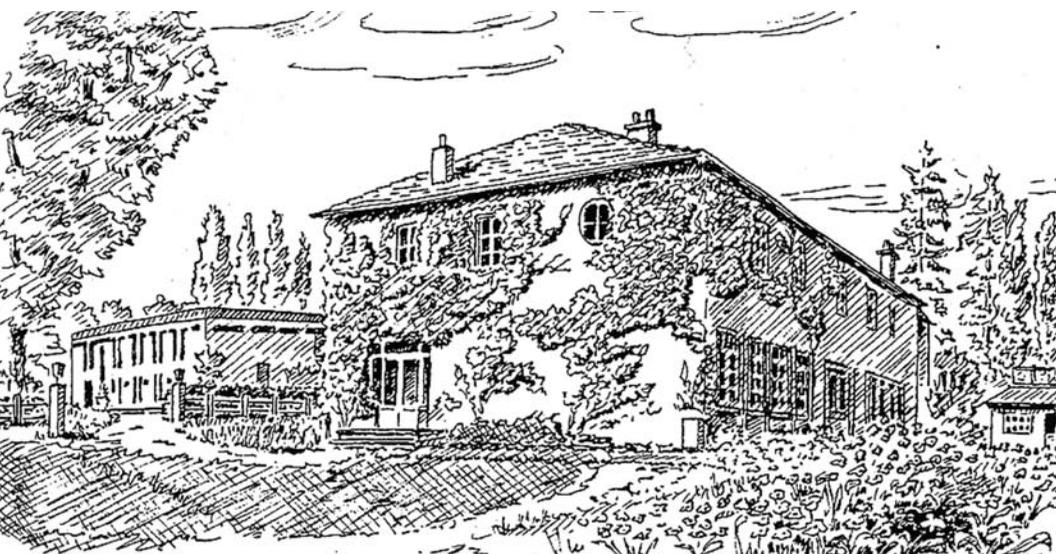
Au domaine d'Art sur Meurthe, les jeunes et les anciens se mirent aussi à cohabiter : les jeunes au noviciat où, bon an mal an, sous la conduite d'un père maître, les religieux de demain entreprirent de se former ; les anciens au château qui, du fait même, dut lui aussi changer de "vocation" et devenir "maison de retraite" pour frères âgés - avec les restructurations qu'on devine.

La chapelle quitta l'étage pour venir occuper le grand salon d'honneur - qui ne s'y prêtait pas vraiment. On réquisitionna quelques pièces au rez-de-chaussée pour les transformer en chambres pour frères impotents. Les grands espaces du premier furent métamorphosés en chambres également, avec plus ou moins de bonheur.

La ferme, évidemment, changea de destination elle aussi : le frère Félix y récolta quelques années durant le miel de ses ruches, cependant que monsieur Champouillon, le jardinier, poursuivait clopin-clopant l'entretien du grand potager en face de l'orangerie, un potager trop grand bientôt, et qu'il faudra réduire d'année en année...

3. La "Villa Chaminade"

L'orangerie connut, pour un temps relativement court, une vie nouvelle, sous un nom quelque peu grandiloquent. Elle devint maison d'accueil pour les groupes (diocésains et autres) les plus divers : confirmands en récollection, mouvements de jeunes ou d'adultes en session, religieux en retraite annuelle ou fraternités en retrouvailles.



Noviciat marianiste

Villa Chaminade (maison d'accueil)

Le rez-de-chaussée fut relativement épargné. On installa une cuisine dans l'une de nos classes, les autres étant requises comme salles de réunions. La salle d'étude resta telle qu'en elle-même... A l'étage, notre dortoir fut saucissonné en cellules pour retraitants et, à l'extrémité, les chambres surélevées quelque peu améliorées. Pour peu de temps, hélas !

Bientôt le noviciat ferma et l'on apprit que les religieux marianistes allaient se retirer d'Art sur Meurthe, où on les aimait bien. Après soixante-deux ans de présence. Le domaine fut cédé à prix d'ami à la municipalité. Et le village eut bientôt sa "Rue des Frères marianistes" qui remplaça l'ancienne rue du Château. C'était en l'an de grâce 1998.

Et aujourd'hui ?

Marcotullio Traiteur

Marcotullio Traiteur

Sous l'influence et avec la confiance de la mairie d'Art sur Meurthe, Alain Marcotullio, PDG du traiteur éponyme renommé de Nancy, reprend le château en 2000, en signant un bail emphytéotique de 24 ans.

Après un an de travaux, notamment pour la rénovation des salles et du parc, le château revit et reçoit de nombreuses réceptions, tant privées que professionnelles.



Les rencontres du château

Les rencontres du château sont nées d'un entretien entre Alain Marcotullio et un marianiste présent à l'inauguration. Faire du bien était sa requête... à laquelle Alain Marcotullio a immédiatement adhéré en inventant les "rencontres" qui ont permis durant plus de huit ans d'aider différentes associations.

La journée des mariés

Chaque année au mois de mai, Alain Marcotullio reçoit au château "ses" mariés de l'année précédente. L'occasion de se souvenir ensemble de ces moments particuliers de joie et de fête.

En hommage

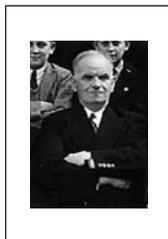
En hommage

*Pour mes maîtres marianistes
qui m'ont appris que la vraie vie existe.*

RB

Saint Nicolas au château

C'était vers le milieu du vingtième siècle, un 5 décembre. En la vigile de la saint Nicolas, jour fameux entre tous dans notre bonne terre de Lorraine, on nous fit les honneurs de la plus belle pièce du château, le salon d'honneur, dont la seule approche impressionnait. C'est que, juxtant son parquet reluisant où se jouait l'ombre tutélaire du grand hêtre, se tenait le bureau de M. Gestin Directeur, où nous n'étions conviés que dans les circonstances les plus graves.



Ce soir-là, le grand salon s'était métamorphosé : on avait rabattu les volets sur les immenses fenêtres donnant sur le parc, les boiseries des murs, sculptées de guirlandes, de fleurs stylisées, de violons et autres harpes, luisaient comme si l'on venait de les astiquer, les miroirs des trumeaux échangeaient mille reflets et là, devant nous, dans la cheminée, les flammes dansaient, la bûche craquait, la chaleur rayonnait.

A peine fûmes-nous installés qu'un orchestre improvisé joua, en prélude à l'événement, une mélodie reconnue entre mille :

"Ils étaient trois petits enfants..."

Les musiciens n'eurent pas si tôt fini que les trois coups frappèrent l'huis du salon où il se fit un impressionnant silence.

On ouvrit au visiteur, on s'effaça et ...

Parut alors Mgr l'Evêque de Mire en personne, dans ses plus beaux atours. Venu directement, sans doute, de sa résidence secondaire de Saint Nicolas de Port dont j'avais entendu dire qu'on l'appelait "basilique".

Ce que je vis d'abord, ce furent les mules rouges à ses pieds, à peine recouvertes par une aube immense, en dentelle blanche, sur laquelle retombaient deux cordons à glands dorés retenant, sur les épaules du saint homme, une chape en or qui, à la lueur de notre cheminée, resplendissait.

Le haut de ladite *cappa* était recouvert d'une merveille de barbe d'où s'échappait un sourire bienveillant, éclairé encore par un regard tout de bonté. Au-dessus, une mitre impressionnante s'inclinait vers nous, pleine d'attention et de douceur. Le saint homme prenait appui sur un bâton de berger décoré, dans sa crosse, de trois enfants relevés de la mort.

Nous nous étions dressés comme un seul homme et, sur le signal de notre maître de chant, nous avons entonné d'une même voix : *"Ils étaient trois petits enfants..."*

Et voici que, strophe après strophe, se déroula, dans le salon d'apparat du château d'Art sur Meurthe, la légende de saint Nicolas. Mimée s'il vous plaît, là, devant le feu : tout y était, le vilain boucher avec son grand couteau, les trois pauvres petits, le saloir, et puis, oui, le miracle, comme dans la crosse du Visiteur. Un miracle suivi d'une distribution de friandises à laquelle procéda un père Fouettard vêtu en frère mineur et qui semblait avoir oublié son fouet. Mais déjà le saint homme se retirait, non sans nous avoir bénis avec beaucoup d'onction.

Pour nous, la veillée se poursuivit dans les chants et la joie. Notre M. le Directeur lui-même n'était plus que bonne humeur et gentillesse.

Nos maîtres ? Des compagnons de bonheur et, mes camarades, des lutins semblables aux amours qui, là-haut, tout autour du plafond peint, gambadaient. *"Je croyais être en paradis."*

De quoi vous réconcilier pour toujours avec la vie.

Devant la grotte

Par les doux soirs de mai, le mois de Marie, il nous arrivait, à la tombée du jour, d'abandonner le terrain de croquet devant le château et de nous rendre en rangs serrés jusqu'à la grotte de Notre-Dame de Lourdes pour la prière du soir.

Imaginez une lente procession de soixante-dix gamins cheminant, dans le silence du crépuscule, vers le rocher, là-bas, à l'orée des grands arbres du parc.

La grotte brillait de mille feux.

Quelques-uns de nos camarades, parmi les plus grands, avaient escaladé l'édicule pour y disposer, autour de la statue de la Vierge, des dizaines de petits lumignons qu'ils avaient également disséminés dans toutes les anfractuosités de la pierre. Aux pieds de la petite voyante aussi, bien entendu.

Dans les branches au-dessus de nous, les oiseaux chantaient complies. Il arrivait qu'un rossignol modulât, en soliste, une hymne vespérale à la gloire de la belle dame qui nous attendait.



La belle Dame.

Nous connaissions l'histoire des apparitions de Massa bielle ; notre aumônier nous l'avait fait lire au cours de nos repas quotidiens. Et nous enviions la petite Soubirous, malgré la pauvreté du "cachot", d'avoir bénéficié d'une telle faveur. Pensez donc ! La Mère de Dieu elle-même descendue du ciel pour venir s'entretenir avec une enfant pauvre d'un petit village des bords du Gave...

La douce Marie

La douce Marie

Devant la grotte parvenus, nous la regardions, là-haut, dans la niche où elle se tenait, la tête inclinée et les mains jointes. Non pas la vierge de Lourdes, en robe blanche et ceinture bleue, mais une vierge sculptée tout exprès pour notre grotte, toute d'ivoire et de beauté. Même les oiseaux, au-dessus de nous, faisaient silence.

C'est alors que s'élevait, dans la nuit qui montait de l'horizon, notre chant-prière :

*Le soir étend
sur la terre
son grand manteau
de velours ;
et ce lieu calme
et solitaire
se recueille
en ton amour.*

*Ô Vierge de lumière,
Etoile
de nos cœurs,
entends
notre prière,
dans le calme
du jour
qui meurt.*

Le sentier des marianistes

Vous ne connaissez pas le "sentier des marianistes" ?

Rendez-vous donc devant la grotte de Lourdes, à l'orée du parc, et là, passant devant la Vierge, droit devant, vous trouverez - annoncé ! - un discret petit sentier qui s'en va serpentant parmi les herbes, croisant ici une statuette de Marie sur son pilier, là un modeste calvaire, ailleurs un banc vermoulu, propice au repos et à la méditation.

C'est là que nos vieux maîtres se rendaient à pas lents, alourdis qu'ils étaient par les ans et le poids du jour.

Je les considère en ce soir de Fête-Dieu, au terme d'une longue et chaude journée de juin qui nous avait vus, le matin même, processionner vers la grotte derrière le Saint-Sacrement, à l'abri sous le dais. Seul le célébrant marchait sur les tapis de sciure multicolore dont nous avons, la veille, décoré le chemin. Ici, un soleil radieux ; là, un visage de madone ; ailleurs, des anges en adoration ... Nous les avons confectionnés, ces tapis, des heures durant, avec cette heureuse patience que nous donnait le bonheur d'être, pour l'occasion, délivrés des cours.

Et voici que les vieux frères les contournaient à leur tour, ces lumineux tapis, les admiraient longuement, les commentaient entre eux à voix basse, avant de reprendre chacun son chemin, égrenant, solitaire, le chapelet dont les grains coulaient entre les doigts noueux. Il y avait là monsieur Loos, le recruteur, notre monsieur Champouillon jardinier, monsieur Struss qui nous apprenait le violon, monsieur Nicolas l'infirmier et l'abbé Muller, celui qui n'entendait que le latin ...

Après un bref arrêt devant la Vierge de la grotte, ils enfilaient le sentier qui ne s'appelait pas encore "le sentier des marianistes" et s'enfonçaient dans le parc, méditant, tels les chartreux de Bosserville autrefois, à cette vie éternelle qui leur était promise.



*Les dessins, inédits, sont tous d'André Boulet, prêtre marianiste et écrivain.
Il a vécu et enseigné au noviciat quelques années durant.
Nous les reproduisons avec son aimable autorisation.
Les photos proviennent des archives personnelles de l'auteur.*

Réceptions privées

Réceptions professionnelles



Mariages, anniversaires...

Le Château d'Art sur Meurthe se prête parfaitement à la réalisation des plus beaux moments de votre vie. Anniversaire, mariage... Tous vos repas de famille deviendront inoubliables dans ce cadre privilégié.

Imaginez votre arrivée en calèche, le buffet d'accueil au pied du grand escalier, les différentes salles enfilade, avec même un espace spécialement dédié aux enfants !

À partir des beaux jours, le grand parc se pare de ses plus belles couleurs, tout comme nos tables, pour le plus grand plaisir des yeux et des sens.

Séminaires, congrès...

Quoi de plus productif qu'une réunion de travail suivie d'un déjeuner dans le jardin, près de l'étang, pour profiter des beaux jours ?

Si le temps le permet, les pauses peuvent être prises dans le parc ombragé et nous pourrions organiser différentes animations autour de votre événement : tir à l'arc, animations culinaires, dégustation de vins...

Nous aménagerons les salles de réunion à votre convenance : plénière, en U, salle de conférence...

Grand parking à disposition.

